

# L'influence idéologique de Bakounine en Italie. (Le conflit avec Marx et Mazzini.) (1871-72)

1. Il est surprenant que Michel Bakounine (1814-1876), une figure qui a joué un rôle si important dans le développement de la première Internationale, soit tombé aujourd'hui à peu près totalement dans l'oubli. Jusqu'à ces dernières années, il n'existait pas d'édition complète des œuvres du grand révolutionnaire russe.

Il faut admettre cependant que Bakounine en est lui-même partiellement responsable. En effet, véritable force de la nature, ne vivant que pour l'action immédiate et suivant de très près le cours des événements, il abandonnait sans hésiter le manuscrit auquel il travaillait pour entamer aussitôt un autre écrit qu'il jugeait plus à propos. En conséquence, Bakounine n'est jamais parvenu à exposer l'ensemble de ses idées dans une étude achevée, tandis qu'il a laissé après sa mort un nombre considérable de manuscrits inachevés ou jamais publiés. D'autres écrits enfin ont paru dans des journaux ou recueils rares, aujourd'hui oubliés ou introuvables.

Peu après la mort de Bakounine, Max Nettlau entreprit avec la collaboration de James Guillaume, une édition en 6 tomes d'un choix de ses œuvres. (1) Cette édition française, aujourd'hui très rare, servit de base à quelques tentatives dans d'autres pays, notamment en Allemagne, en Espagne et en Amérique latine, de publier les œuvres de Bakounine. (2)

Les Russes ont à leur tour essayé par quatre fois de publier les écrits de leur compatriote, mais chaque édition resta inachevée. (3)

(1) M. Bakounine, *Œuvres*, 6 vol. Paris, Stock 1895-1913.

(2) M. Bakounin, *Gesammelte Werke*, 3 vol. Berlin, 1921-24.

M. Bakunin, *Obras Completas*, 5 vol. Buenos-Aires, 1924-29.

M. Bakunin, *Obras*, 6 vol. Barcelone, 1938.

Pour les détails des différentes éditions, voyez Archives, I, 1, LII-LIV

(3) M. A. Bakunin, *Polnoe sobranie sočinenij* (Œuvres complètes) 2 vol. St. Péters-

Devant cet état de choses, A. Lehning, A. J. C. Rüter et P. Scheibert ont entrepris la tâche difficile de publier, pour l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, l'œuvre intégrale de Bakounine, sous le titre d'*Archives Bakounine*. Abandonnant pour diverses raisons une édition chronologique, le comité de rédaction a décidé de publier les écrits par unités monographiques. Deux volumes sont déjà sortis de presse, ayant trait à l'activité de Bakounine en Italie dans les années 1871-72. (4) Il s'agit d'une édition excellente à tous points de vue. Les textes sont abondamment annotés et précédés d'une remarquable introduction. De plus, on a ajouté en appendice un nombre impressionnant de lettres et d'autres documents, destinés à mettre en relief les écrits de Bakounine.

Grâce à ces deux premiers tomes, nous saisissons mieux la pensée et les activités du grand Russe dans une période extrêmement importante de sa vie.

2. Au cours des années 1871-72, l'influence de Bakounine devient prépondérante dans les milieux révolutionnaires de l'Italie, de la Suisse Romande et de l'Espagne. Il mène une lutte idéologique serrée sur deux fronts, contre Mazzini, et aussi contre Marx. Ses théories anarchistes se sont concrétisées et trouvent un écho considérable en Italie. Nous nous proposons d'analyser dans la présente contribution les 15 textes que contient le deuxième volume des *Archives*, écrits entre octobre 1871 et mars 1872.

Bakounine connaissait très bien la conjoncture politique italienne. Il avait vécu dans ce pays de 1864 à 1867 et y avait beaucoup d'amis qui acceptaient ses idées. En 1871, sa position devint extrêmement délicate. D'une part, il devait combattre Mazzini, adversaire de l'Internationale, tout en ménageant les sentiments que nourrissaient les jeunes républicains démocrates envers le héros du Rissorgimento. D'autre part, il devait expliquer la nature de son différend avec Marx, sans mettre en danger la propagande en faveur de l'Internationale. (5)

bourg, 1906 (?).

M. A. Bakunin, *Izbrannye sočinenija v četyrech tomach* (Œuvres choisies en 4 volumes), 1 vol. seulement paru, Londres, 1915.

M. Bakunin, *Izbrannye sočinenija* (œuvres choisies), 5 vol. St. Pétersbourg-Moscou, 1919-22.

M. A. Bakunin, *Sobranije sočinenij i pisem, 1828-76*. (Œuvres et lettres, 1828-76), 5 vol. Moscou 1934-35.

(4) *Archives Bakounine. I*

Première partie. *La polémique avec Mazzini*. Leiden 1961.

Deuxième partie. *La première Internationale en Italie et le conflit avec Marx*, Leiden 1963. (Citées ici par *Archives I*, 1 et I, 2)

(5) Cf. Lehning, dans *Archives*, I, 2, XI

Dans *La Roma del Popolo* du 13 juillet 1871, Mazzini avait attaqué l'Internationale et la Commune, provoquant une réponse immédiate de Bakounine, publiée le 16 août 1871, dans le *Gazzettino Rosa*. Le but de Mazzini était de discréditer l'Internationale aux yeux des républicains italiens et de constituer un parti ouvrier national qui se tiendrait à l'écart de l'Internationale, et qui, sacrifiant toute idée de révolution *sociale*, aurait uniquement comme mission de s'emparer du pouvoir *politique*. A cette fin, Mazzini avait fait convoquer le Congrès ouvrier à Rome le 1<sup>er</sup> novembre. Dans *La Roma del Popolo* du 12 octobre 1871, il adressa aux délégués de ce Congrès une lettre ouverte, dans laquelle il proposa un certain nombre de résolutions.

Les internationaux italiens hésitaient. Sur ce, Bakounine entreprit sans tarder, la rédaction d'une circulaire en réponse à l'action de Mazzini. Cette lettre-circulaire est un des rares écrits que Bakounine ait achevés et elle représente, comme le remarque Lehning, (6), « un exposé magistral de ses idées fédéralistes, antiétatiques et socialistes révolutionnaires ». Elle a contribué en outre « d'une manière décisive à précipiter le développement du mouvement ouvrier italien en faveur de l'Internationale. » Lehning cite à cet égard une lettre, datée du 29 novembre, de Cafiero à Engels. « A la veille du Congrès, et dans l'indécision, un groupe des nôtres se trouvait réuni pour décider les débats à tenir, quand un de nos amis se présenta avec un manuscrit. C'était l'ensemble de l'*Adresse aux Ouvriers de Rome* ... En une nuit nous traduisîmes et mîmes en ordre cet écrit, sous la forme d'adresse, et nous le donnâmes à imprimer. Cette intervention conduisit nos opposants à se décider, et à reconnaître l'utilité de se rendre à Rome, et nous nous y rendîmes, pour en tirer ensuite le prix de plus splendide. » (7)

3. La lutte contre Marx était d'une toute autre nature, car il ne s'agissait plus de combattre un adversaire extérieur. Deux tendances s'affrontaient au sein même du mouvement, et cette lutte se doublait d'une aversion et d'une incompréhension mutuelle de deux personnalités révolutionnaires marquantes.

Marx et Bakounine s'étaient rencontrés pour la première fois à Paris en 1844, ils se revirent à Bruxelles fin 1847, puis en avril 1848 à Cologne. Le tempérament et l'esprit des deux hommes étaient trop différents, pour qu'ils aient pu devenir de véritables amis. Bakounine l'avoue lui-même : « Jamais pourtant il n'y eut intimité franche entre nous. Nos tempéraments ne s'accordaient pas. Il m'appelait un idéaliste sentimental, et il avait

(6) *Archives*, I, 2, LIX

(7) *Archives*, I, 2, LVI-LVII

raison : je l'appelais un vaniteux perfide et sournois, et j'avais raison aussi. » (8)

L'affaire de la *Neue Rheinische Zeitung* brouilla sérieusement les deux hommes, et, malgré une réconciliation ultérieure apparente, ils se sont toujours méfiés l'un de l'autre.

Le 6 juillet 1848 parut dans la *Neue Rheinische Zeitung*, dont Marx était le rédacteur en chef, un entrefilet, qui laissait entendre que Bakounine était un espion russe. « In Bezug auf die Slawen-Propaganda, ... sei George Sand in den Besitz von Papieren gelangt, welche den von hier verbannten Russen M. Bakunin, stark kompromittierten, indem sie ihn als ein Werkzeug oder in jüngster Zeit gewonnenen Agenten Russlands darstellen, den der grösste Teil der Schuld der neuerdings verhafteten unglücklichen polnischen Patrioten treffe ... » (9)

Bakounine semble avoir été extrêmement troublé par cette calomnie. Il écrivit sans tarder une lettre de protestation à la rédaction du journal, ainsi qu'une lettre à George Sand, l'invitant à produire immédiatement les papiers incriminants. George Sand publia aussitôt un démenti formel, déclarant qu'elle n'avait aucun document de ce genre en sa possession.

Bakounine revient à plusieurs reprises sur cette affaire dans ses écrits de 1871-72. « Cette accusation, me tombant tout d'un coup comme un pavé sur la tête au moment même où j'étais en pleine organisation révolutionnaire, paralysa complètement mon action pendant quelques semaines. Tous mes amis allemands et slaves s'éloignèrent de moi. J'étais alors le premier russe qui se soit mêlé d'une manière active de révolution et je n'ai pas besoin de vous apprendre quels sont les sentiments de défiance habituels, traditionnels, qu'éprouve au premier abord tout esprit occidental lorsqu'il entend parler de révolutionnaire russe. » (10)

Bien que Marx ait affirmé le contraire, Bakounine a toujours été convaincu que l'Allemand avait été l'*Urheber* de ces calomnies. Presque vingt ans plus tard, lors d'une entrevue à Londres, les deux hommes eurent une explication à ce sujet. « Il me jura », écrit Bakounine en 1871, « que jamais il n'avait rien dit ni rien fait contre moi, qu'au contraire il avait toujours conservé pour moi une sincère amitié et une grande estime. Je savais que ce qu'il me disait n'était point vrai, mais je ne lui gardais vraiment plus aucune rancune. » (11)

(8) *Ibid.*, 125

(9) *Ibid.*, 331

(10) *Rapports personnels avec Marx* (déc 1871), *Archives*, I, 2, 126.

(11) *Ibid.*, 128

Il semble bien qu'aucun des deux n'ait été sincère dans cette entrevue. Car, de même que Bakounine s'est toujours méfié de Marx, celui-ci a toujours présumé que le Russe était un personnage équivoque. Cela apparaît clairement dans la fameuse *Communication confidentielle* que Marx écrit contre Bakounine en 1870. Faisant allusion à la section russe de l'Internationale, qui venait d'être constituée par N. Outine, ennemi juré de Bakounine, Marx écrit : « Sie haben zugleich angezeigt dass sie nächstens dem Bakunin öffentlich die Maske abreißen müssten, da dieser Mensch zweierlei ganz verschiedene Sprachen führe, eine andre in Russland, eine andre in Europa. So wird das Spiel dieses höchstgefährlichen Intriganten bald ausgespielt sein. » (12)

4. Marx avait plusieurs griefs contre Bakounine. D'abord il était foncièrement russophobe. « Je n'accorde ma confiance à aucun Russe », écrit-il à Engels le 13 janvier 1869. (13) Ensuite, il était vexé par l'attitude de Bakounine, qui osait le critiquer publiquement. Mais avant tout, Marx redoutait que le Russe ne conspirât contre lui, dans le but de le discréditer et de mettre la main sur l'Internationale. Il avait l'idée fixe que Bakounine, afin d'étendre son influence sur l'Internationale, voulait à tout prix transférer le Conseil général de cet organisme de Londres à Genève.

C'est pourquoi Marx était bien décidé à rendre le Russe inoffensif par tous les moyens. La *Communication confidentielle*, que Marx écrit le 28 mars 1870, et qui était destinée au Comité du parti social-démocrate allemand, ainsi que la correspondance de Marx et d'Engels à la même époque, nous donnent une idée des sentiments que nourrissaient les révolutionnaires allemands à l'égard de Bakounine. Relevons un passage de la *Communication confidentielle*. « Bakunin suchte nun seinen Zweck — die Internationale in sein Privatwerkzeug zu verwandeln — auf andere Weise zu erreichen. Er liess durch unser Genfer romanisches Komitee dem Generalrat vorschlagen, die « Erbschaftsfrage » auf das Programm des Baseler Kongresses zu setzen. Der Generalrat ging darauf ein, um Bakunin direkt auf den Kopf schlagen zu können. Bakunins Plan war der : Indem der Baseler Kongress die von Bakunin in Lausanne aufgestellten « Prinzipien » (!) annimmt, wird der Welt gezeigt, dass Bakunin nicht zur « Internationale », sondern die « Internationale » zu Bakunin übergetreten ist. Einfache Konsequenz, der Londoner Generalrat muss abtreten und der Baseler Kongress wird den Generalrat nach Genf verlegen, das heisst die Internationale wird der Diktatur Bakunins anheimfallen. » (14)

(12) *Archives*, I, 2, 340.

(13) *Archives*, I, 2, introduction XIX.

(14) *Archives*, I, 2, 338-9.

Nous trouvons les mêmes accusations dans une lettre de Marx à Paul Lafargue, le 19 avril 1870. « On the other side, he (= Bakounine) conspired everywhere to discredit us and to have the seat of the General Council transferred from London to Geneva. At that Congress, ce saltimbanque figurait comme « délégué de Naples et de Lyon ». Where the fellow got the money for all his secret machinations, travels, missions of agents, etc. remains to this moment a secret. Poor like a church mouse, he has never in his life earned a farthing by his own work. » (15)

Les documents ne confirment en rien ces accusations. Bakounine semble avoir eu peu d'ambition personnelle à cette époque. Il voulait être un *instrument* de la révolution, mais non un chef. Tout au contraire, Bakounine sera dans les années 1871-72 le défenseur inlassable de l'*autonomie* la plus complète des sections et de la libre discussion entre tous les membres de l'Internationale. Tout désir d'une dictature personnelle au sein de l'A. I. T. aurait été en contradiction avec ses propres théories, qui visaient à l'abolition complète de toute autorité.

Bakounine revient à plusieurs reprises sur cette question. Au rédacteur du *Gazzettino Rosa*, il écrit en janvier 1872 : « Je ne me suis jamais posé en chef de parti ni comme un membre très influent et très important de l'Internationale ... La pensée, la force, l'unité même de l'Internationale est en bas, dans l'identité réelle de la situation, des besoins et des aspirations du prolétariat de tous les pays ; dans le libre développement des idées et dans la fédération absolument spontanée des sections autonomes, à travers les frontières des États ... Ce système d'organisation réellement populaire met fin une fois pour toutes à toutes les ambitions des individus, tout en laissant une libre carrière à leurs influences naturelles ... De cette manière, au sein de notre grande Association, les influences se remplacent et se succèdent ; elles s'anéantissent mutuellement dans la collectivité. » (16)

Remarquons le rôle qu'assigne Bakounine à l'individu. Celui-ci doit être un instrument de la collectivité ; il contribue librement au développement de la communauté, mais jamais il ne peut la dominer. C'est une idée très familière aux Russes, mais qui l'est bien moins à l'esprit occidental. Elle explique en partie le malentendu entre Marx et Bakounine. Pour que la révolution aboutisse, il fallait avant tout, aux yeux de Marx, une bonne organisation et des chefs compétents. Pour Bakounine, il s'agissait de déclencher à tout prix la révolution, en saisissant toutes les occasions, n'importe où et n'importe quand. Toute ambition personnelle restait subordonnée à ce grand but. Aussi, si Marx a tellement redouté un « pronun-

(15) Ibid. 346

(16) Ibid. 163-4

ciamento » de Bakounine au sein de l'A. I. T., c'est qu'il a toujours jugé les actes du Russe selon ses propres critères. On peut constater ici une véritable césure entre deux esprits essentiellement différents dans leur structure et dans leur aptitude.

Quant au prétendu dessein de Bakounine de transférer le Conseil Général à Genève, les documents nous prouvent que c'était là une hallucination de Marx. Dans sa lettre du 23 janvier 1872 à L. Nabruzzi, Bakounine écrit : « Il n'y a jusqu'à présent qu'un seul pays en Europe où le Conseil général puisse tranquillement résider. La Suisse est un pays très libre, sans doute, mais trop faible pour pouvoir résister à la pression des gouvernements plus ou moins despotiques et militaires qui l'entourent ... Reste la seule Angleterre et le point le plus favorable dans tout le pays, c'est Londres. » (17)

5. Considérons maintenant le jugement que nous a laissé Bakounine de son rival. Le Russe estimait que Marx avait un caractère vaniteux, rancunier et doctrinaire. Toutefois, il admettait que Marx avait de grandes qualités en tant que savant, et de grands mérites en tant que socialiste convaincu. « Marx est un homme d'une très grande intelligence et, de plus, un savant dans le sens le plus étendu et le plus sérieux de ce mot. C'est un économiste profond ... Ensuite Marx est passionnément dévoué à la cause du prolétariat ... Ajoutons enfin à tous ces grands et incontestables mérites, celui d'avoir été l'initiateur et l'inspirateur principal de la fondation de l'Internationale ... (18) Marx a aussi ses défauts. Les voici :

1. D'abord il a celui de tous les savants de profession, il est *doctrinaire* ... Il en est arrivé à se considérer très sérieusement comme le pape du socialisme ...

2. A cette adoration de lui-même ... s'est jointe en Marx, comme une conséquence naturelle, la haine ... contre tous ceux, même les socialistes révolutionnaires, qui osent le contredire et suivre un ordre d'idées différent de ses théories. » (19)

Notons que le jugement de Bakounine paraît bien plus décontracté que celui de Marx. Bakounine essaye d'être plus ou moins objectif et de dépasser le plan strictement personnel. Marx au contraire laisse libre cours à son mépris et à son ressentiment. Dans sa lettre, déjà citée plus haut, à P. Lafargue, Marx qualifie le Russe de « charlatan, ignoramus, ass, church mouse, damned Moscovite » et autres. (20)

(17) *Ibid.*, 215

(18) Cette affirmation de Bakounine est peu exacte. Marx ne prit aucune part à la formation de l'Internationale. (Cf notes 66 et 228, *Archives*, I, 2)

(19) *Rapports personnels avec Marx* (déc 1871), *Archives*, I, 2, 121-23.

(20) *Archives*, I, 2, 344-47

Toutefois, il convient de signaler au détriment de Bakounine, que celui-ci a fréquemment fait allusion, d'une manière malhonnête, à l'origine juive de Marx. <sup>(21)</sup> Ce sentiment antijuif, tellement contraire à la personnalité d'un homme qui a lutté toute sa vie pour la liberté et l'égalité de tous les peuples et de toutes les races, paraît difficile à expliquer. Il est vrai que le hasard a voulu que ses antagonistes les plus farouches, et mêmes ses calomniateurs, aient tous été des Juifs (Marx, M. Hess, Liebknecht, Borkheim, Outine). Mais il ne semble pas que cela touche le fond du problème. Lehning remarque que « les bases sociologiques de l'antisémitisme de Bakounine n'ont pas été jusqu'à présent élucidées ». <sup>(22)</sup> Il cite à cet égard Silbener <sup>(23)</sup> selon lequel il ne serait pas difficile de montrer que l'opinion de Marx et celle de Bakounine sur les juifs ont beaucoup de traits communs. Il n'en est pas moins regrettable que nous devons constater ici une défaillance de la part de Bakounine. Nous aimerions croire que le Russe, piqué au vif par les insinuations et les diffamations dont il était l'objet, se soit laissé entraîner par son tempérament impétueux et que ses mots aient dépassé ses pensées.

Le principal reproche de Bakounine à l'égard de Marx était de nature idéologique. Le Russe combattait avant tout ce qu'il appelait les tendances pangermanistes des marxistes. Ici, nous touchons au point névralgique du conflit entre les deux révolutionnaires dans les années 1871-72.

A cause de la situation politique en France, le cinquième Congrès de l'Internationale ne put se réunir à Paris, comme il avait été décidé au Congrès de Bâle de 1869. Le Conseil général de l'A. I. T. décida qu'il n'y aurait pas de Congrès et proposa de se borner à une Conférence qui siégea effectivement à Londres, du 17 au 23 septembre 1871. La question principale à l'ordre du jour était l'attitude de l'Internationale à l'égard de l'action politique de la classe ouvrière. Une résolution fut adoptée que « dans l'état militant de la classe ouvrière, son mouvement économique et son action politique sont indissolublement unis. » <sup>(24)</sup> Cette résolution obligeait toutes les sections de l'Internationale non seulement à s'engager dans l'action politique, mais aussi à s'organiser en partis politiques.

En faisant voter cette résolution, Marx poursuivait le but de transformer l'Internationale d'une confédération de fédérations autonomes en une centrale de partis politiques nantie d'un comité exécutif. « On a l'impres-

(21) Voyez *Lettre aux Internationaux de Bologne* (déc 1871), *Archives*, I, 2 109, et *Rapports personnels avec Marx* (dec. 1871), *Ibid*, 124-5.

(22) *Archives*, I, 2, XIV

(23) E. Silbener, *Was Marx an Antisemite?* in *Historia Judaica*, 1949 ; et *Two studies on modern anti-semitism*, *ibid* 1952.

(24) Résolution IX, *Archives*, I, 2, 359

sion » remarque Lehning, « en lisant la correspondance personnelle de Marx qu'il regardait de plus en plus l'Internationale comme une affaire à lui, qu'il identifiait avec le Conseil général et ce dernier avec sa propre conception politique. » (25)

Dès qu'il eut connaissance de cette résolution, Bakounine se rendit compte de la tactique de Marx et se mit aussitôt à la dénoncer dans une série de lettres aux Internationaux de l'Italie.

Il y avait d'abord la question de principe. Selon Bakounine, le Conseil général de l'A. I. T. ne pouvait avoir d'autre fonction que celle d'être un bureau central de correspondance et de communications entre les groupes nationaux des différents pays. Il ne pouvait prendre aucune initiative législative ou gouvernementale. Il appartenait uniquement au Congrès de voter des résolutions, et même celles-ci ne pouvaient être considérées comme obligatoires.

Bakounine le proclama hautement : la véritable vie, la pensée de l'A. I. T. résidait dans l'autonomie des sections. La situation politique et économique variait sensiblement d'un pays à l'autre, de sorte qu'il fallait adapter la tactique révolutionnaire aux exigences locales. Bakounine repoussait donc comme fausse et inadmissible toute idée d'un pouvoir central qui imposerait ses vues de haut en bas à toutes les sections. « Ces doctrinaires et ces autoritaires, Mazzini aussi bien que Marx, confondent toujours l'uniformité avec l'unité, l'unité formelle dogmatique et gouvernementale avec l'unité vivante et réelle, qui ne peut résulter que du plus libre développement de toutes les individualités et de toutes les collectivités ... » (26).

Ajoutons encore ce passage intéressant d'un article inachevé de ce même mois de décembre 1871. « Nous nions l'existence d'une *théorie officielle*, d'un *dogme unique*, tant religieux ou philosophique que politique et socialiste, dans l'Internationale. Le dogme religieux ou philosophique transformerait l'Internationale en une *Église*; tandis que le dogme politique ou socialiste en ferait un *État*; réunis, ces deux dogmes la convertiraient en une *Église-État unitaire*, selon l'idéal de Mazzini. Alors le Conseil général deviendrait réellement une sorte de pape collectif et laïque ... » (27)

Arrêtons-nous un instant à cette accusation de Bakounine que les marxistes, en confondant l'uniformité et l'unité, seraient en passe de transformer l'Internationale en « Église-État unitaire ». C'est exactement ce que les orthodoxes reprochent aujourd'hui encore aux catholiques. Les évêques orientaux n'ont jamais accepté que l'Église romaine s'est groupée

(25) *Archives*, I, 2, XLVIII

(26) *Lettre aux Internationaux de Bologne* (déc 1871), *Archives* I, 2, 105.

(27) *L'Italie et le Conseil général de l'A. I. T.* (déc. 1871), *Archives*, I, 2, 152.

autour d'un seul chef, le Pape, qui impose un dogme et un rituel uniques à tous les pays et à toutes les races. L'église orthodoxe se présente au contraire comme une fédération plus ou moins libre de sections nationales et « autocéphales », dont chacune a ses traditions propres. Partout, son unité est purement intérieure, elle réside dans un esprit commun, qui n'exclut nullement les variations locales.

On saisira toute la différence entre les deux églises, du moment qu'on se rend compte du rôle insignifiant que la langue nationale a joué jusqu'à ce jour dans la liturgie romaine. Tandis qu'au ix<sup>e</sup> siècle déjà, Byzance permit aux Slaves l'emploi sans restrictions de la langue vernaculaire dans le rituel, on discute toujours, à Rome, en plein xx<sup>e</sup> siècle, de l'opportunité d'une telle mesure.

Cela confirme ce que nous avons déjà remarqué plus haut à propos du conflit entre Marx et Bakounine. Deux esprits essentiellement différents s'affrontent. Le génie russe semble avoir une aversion instinctive pour toute construction juridique ou hiérarchique. La tendance « formaliste » de l'esprit occidental a été un thème favori de la philosophie russe du xix<sup>e</sup> siècle, notamment des Slavophiles. Dans cet ordre d'idées, ce n'est pas un hasard que dans la personne de Marx, la pensée allemande, enclin à la précision, l'uniformité et l'hiérarchie, ait finalement dominé l'Internationale.

Mais revenons à notre sujet. Non seulement Bakounine s'opposait à toute mainmise de Marx sur le Conseil général, mais il redoutait encore d'avantage le « pangermanisme » du communiste allemand.

Marx estimait que la classe ouvrière devait s'organiser dans chaque pays en parti politique et s'efforcer par cette voie de s'emparer du pouvoir. La défaite de la France en 1870, et l'unification de l'Allemagne étaient selon lui des facteurs historiques favorables à la réalisation de ce but. En effet, grâce à la victoire de la Prusse, l'hégémonie en Europe passa de Paris à Berlin, de sorte que le parti ouvrier allemand, qui était le mieux organisé et que Marx avait bien en mains, devenait le centre de la poussée socialiste internationale.

D'autre part, grâce à la centralisation économique et politique du Reich, le parti social-démocrate put s'emparer aisément de l'Allemagne entière. En ce sens, la politique de Bismarck pouvait être un instrument de la révolution socialiste ! Enfin, une fois que le régime communiste se serait installé en Europe Centrale, il s'étendrait rapidement aux pays limitrophes. Nous trouvons ces idées clairement énoncées dans une lettre de Marx à Engels du 20 juillet 1870. « Les Français ont besoin d'être rossés. Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation du pouvoir de l'État sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. La prépondérance

allemande, en outre, transportera le centre de gravité du mouvement ouvrier européen de France en Allemagne ; et il suffit de comparer le mouvement dans les deux pays, depuis 1866 jusqu'à présent, pour voir que la classe ouvrière allemande est supérieure à la française tant au point de vue de la théorie qu'à celui de l'organisation. La prépondérance, sur le plan mondial, du prolétariat allemand sur le prolétariat français serait en même temps la prépondérance de *notre* théorie sur celle de Proudhon. » (28)

Bakounine comprenait fort bien ces idées, mais il redoutait que la création d'un état marxiste allemand aboutirait forcément à la domination de l'Europe par le socialisme germanique. C'est ce qu'il appelait le pangermanisme de Marx. En conséquence, Bakounine consacra tous ses efforts, dans ses écrits de 1871-72, à dévoiler aux internationaux italiens cette tactique marxienne, qu'il jugeait dangereuse pour les peuples latins. « La pensée qui vient de prévaloir malheureusement au sein du Conseil général », écrit-il dans un style informe qui lui est propre, aux internationaux de Bologne en décembre 1871, « est une pensée exclusivement allemande. Représentée surtout par Marx, ... par son ami Engels ... et par d'autres membres allemands ... cette pensée leur est inspirée par un sentiment de race. C'est le pangermanisme qui, profitant des triomphes récents de l'absolutisme militaire de la Prusse, c'est la pensée omnidévorante et omniabsorbante de Bismarck, la pensée de l'État pangermanique, soumettant plus ou moins toute l'Europe à la domination de la race allemande, qu'ils croient appelée à régénérer le monde, — c'est cette pensée liberticide et mortelle pour la race latine et pour la race slave qui s'efforce aujourd'hui de s'emparer de la direction absolue de l'Internationale. » (29)

6. Il nous a semblé important d'insister sur les conflits de Bakounine avec Marx et Mazzini, car le développement des idées du Russe a été intimement lié aux événements dans lesquels il fut constamment impliqué. A vrai dire, son œuvre entière est une vaste polémique

Bakounine était un esprit essentiellement antimétaphysique. Il n'aimait guère les théories abstraites et les spéculations philosophiques. Lorsque parut *Das Kapital*, Bakounine fit l'éloge de la haute valeur scientifique de l'ouvrage, mais il en critiqua le style par trop abstrait. « M. Charles Marx est un abîme de science statistique et économique. Son ouvrage sur le capital, quoique malheureusement hérissé de formules et de subtilités métaphysiques, qui le rendent inabordable pour la grande masse de lecteurs, est au plus haut degré un ouvrage positiviste ou réaliste, dans ce sens qu'il n'admet point d'autre logique que celle des faits. » (30)

(28) *Archives*, I, 2, 467, note 242

(29) *Ibid.*, 106.

(30) *Archives*, I, 2, 452, note 90. Cf. aussi p. 128.

Aussi, Bakounine a-t-il écrit peu d'œuvres à caractère doctrinal ou théorique. Ce qui l'intéressait avant tout, c'était la réalité sociale, les relations humaines et la révolution effective immédiate. Il fallait agir, et théorétiser le moins possible. Ce point de vue de Bakounine explique l'orientation de son idéologie.

Le Russe connaissait à fond les théories de Marx, et il en avait adopté une grande partie, notamment le matérialisme historique, le rôle du prolétariat dans l'évolution moderne, le principe même de l'Internationale. <sup>(31)</sup> Bakounine concédait volontiers à Marx l'honneur d'être le fondateur de la théorie matérialiste. « C'est donc à Charles Marx qu'appartient l'honneur d'avoir établi cette idée : que toutes les évolutions, même les plus idéales de l'humanité dans l'histoire, ont eu pour causes premières toujours et partout, les transformations successives et fatales de l'organisation économique des humaines sociétés. » <sup>(32)</sup>

Partant de cette conception marxiste, Bakounine combattit avec énergie le programme de Mazzini, qui voulait créer un état national italien essentiellement autoritaire et clérical. Cet état, gouverné au nom de la loi divine par un groupe d'hommes vertueux, ne devait porter aucune atteinte aux privilèges des classes possédantes. Le programme socialiste de Mazzini se bornait par conséquent : 1) à apprendre aux masses, par la voie de l'éducation, le sentiment du devoir et la foi en Dieu, 2) à soulager leurs souffrances par une action progressive de réformes sociales.

Bakounine renversa cette construction mazzinienne. La société humaine ne se développe pas sous l'impulsion de lois divines, révélées aux hommes, mais par un mouvement inhérent à la société elle-même. Tout individu étant le produit de l'organisation économique et politique de la société, il faut donc changer les bases de celle-ci, si l'on veut améliorer les hommes. Partant, il est inutile d'enseigner la morale dans les écoles, tant que l'inégalité entre les hommes n'a pas été abolie. « Il (= Mazzini) s' imagine qu'il suffit d'enseigner la même morale ... à des hommes qui se trouvent dans des conditions économiques et sociales tout à fait différentes pour qu'ils restent unis pour la vie dans une conscience, dans une pensée, dans une volonté communes. C'est là une formidable erreur, on peut dire, l'erreur fondamentale de Mazzini. » <sup>(33)</sup>

L'unique source de la vérité morale, c'est, selon Bakounine, la vie même du peuple. Le prolétariat saisit instinctivement dans le travail, pre-

(31) Lehning, *Archives*, I, 2, XVII

(32) *Article français* (janv. 1872), *Archives*, I, 2, 185, note.

(33) *Article contre Mazzini* (nov 1871), *Archives*, I, 2, 91.

mière condition matérielle de toute morale, les valeurs humaines essentielles, telles que la solidarité, la justice, l'égalité. <sup>(34)</sup>

Toute pensée qui n'émane pas du peuple est nécessairement fausse. Même la science n'est en réalité autre chose que « le résumé méthodique et raisonné de l'immense expérimentation historique des peuples. » <sup>(35)</sup>

La pensée populaire la plus féconde du siècle, celle qui est en passe de renverser de fond en comble les structures de la société, c'est, précise Bakounine, l'émancipation matérielle. Il ne s'agit là nullement d'une manifestation de vulgaire matérialisme, comme le pensent les Mazziniens, mais d'une poussée instinctive des masses dans le but de transformer les valeurs humaines, demeurées jusqu'ici des abstractions, en des réalités tangibles et vivantes. En effet, la vérité, la justice, la liberté, la fraternité n'ont été dans le passé que des fictions théologiques ou poétiques. En renversant la société, basée sur l'exploitation du travail des masses, le peuple se crée enfin la possibilité de réaliser ces valeurs abstraites dans la vie réelle. « Toutes les splendeurs de la civilisation chrétienne : Église, État, prospérité matérielle des nations, science, art, poésie, tout cela n'a-t-il pas eu pour cariatide l'esclavage, l'asservissement, la misère des millions de travailleurs qui constituent le vrai peuple ? Que fait donc le peuple en posant cette terrible question économique ? Il attaque toute cette civilisation, qui l'a trop longtemps asservi, dans sa base réelle. Il force les idéalités éternelles à tomber du ciel soit théologique, soit politique, sur la terre de la vie réelle et à se transformer en des réalités vivantes et fécondes pour le peuple ... D'où il résulte que son matérialisme, que les Mazziniens méprisent tant, est la plus haute expression de l'idéalisme pratique et réel. » <sup>(36)</sup>

7. On retrouve dans ces conceptions de Bakounine plusieurs idées, chères à la philosophie russe du XIX<sup>e</sup> siècle. L'esprit russe a en effet une tendance à n'accorder qu'une importance secondaire aux grandes réalisations culturelles de l'humanité, telles que les arts, les institutions, ou les systèmes philosophiques. Le grand problème de la pensée russe sera toujours la réalisation *hic et nunc* de l'amour fraternel dans le monde entier. Ainsi Dostoïevski a-t-il pu écrire que l'Occident lui paraissait un immense cimetière.

De même, Bakounine critique le culte excessif du passé de la part des Italiens. Puisque l'avenir seul compte, il vaut mieux abandonner les études rétrospectives et se fier au contraire à la science positive moderne.

« Rien ne dessèche, ne stérilise l'esprit, rien n'est propre à tuer en lui toute initiative vivante, comme le culte du passé. Le classicisme enchaîne en

(34) Ibid., 90

(35) *Lettre à Celso Ceretti* (mars 1872), *Archives*, I, 2, 238

(36) Ibid. 239.

grande partie encore aujourd'hui l'intelligence naturellement si vive, si primesautière, si puissante des Italiens, et leur imprime je ne sais quelle monotone stérilité qui fait que les natures les plus énergiques et les plus vivantes se font les apôtres de fictions impuissantes et d'idées mortes. Seule la science réelle et les méthodes positives ... pourront leur rendre, en les forçant à regarder en avant au lieu de chercher leur vérité derrière eux, ... cette initiative nationale, qu'ils avaient perdue ... » (37)

Bakounine condamne particulièrement le culte unilatéral de Dante. Certes, il admet que le grand Florentin fut un poète sublime, mais il fut aussi, ajoute-t-il, un « grand violateur » de la pensée italienne. Bakounine s'insurge surtout contre les efforts de Mazzini pour ressusciter l'idée dantesque d'une religion universelle dont Rome serait le centre. « Dante fut sans doute un poète sublime et rien de plus naturel, de plus juste, que l'Italie le révère et s'en enorgueillisse. Mais pour que cet orgueil et cette vénération ne tournent pas à son détriment, l'Italie doit comprendre que ce qui était l'expression magnifique d'une intuition juste, d'un pressentiment génial et sublime, quoique ... faussé par les idées catholiques et scolastiques de Dante, il y a cinq siècles et demi, reproduit aujourd'hui dans la même forme, ... ne peut plus être qu'une absurdité monstrueuse. » (38)

Bakounine oppose à Dante un autre écrivain florentin, Boccaccio, qui lui est le symbole de la Renaissance, c. à. d. de la négation de la religion au nom de la vie réelle. (39)

Aux fictions historiques et au culte du passé, Bakounine oppose la vie réelle, qui se manifeste surtout dans le *peuple*. Cette notion de « peuple » fut une des bases de la philosophie slavophile du XIX<sup>e</sup> siècle. A vrai dire, pour Bakounine, la poussée instinctive de la collectivité anonyme vers un monde meilleur devient le moteur principal de l'évolution dialectique de la société. C'est pourquoi le Russe a attaché une importance toute particulière au « peuple », auquel il consacre plusieurs pages dans ses écrits de 1871-72, et dont il analyse les sentiments de base et les impulsions primaires.

Le peuple, selon Bakounine, c'est la nature elle-même. Il est *naturellement* religieux en ce sens qu'il aspire d'instinct à une existence meilleure et à une solidarité humaine pratique aussi large que possible. La religion populaire n'est donc autre chose qu'un socialisme instinctif auquel s'est ajouté un certain nombre de superstitions, conséquence de son ignorance.

(37) Article contre Mazzini (nov. 1871), *Archives* I, 2, 81 (cf aussi *Circulaire à mes amis d'Italie* (oct. 1871, p. 295)

(38) Article français (janv. 1872), *Archives*, I, 2 189.

(39) Ibid. 194-5

Par contre, le peuple est antithéologique et anticlérical, car il sent instinctivement que le dogme et l'église sont des conceptions contraires à ses intérêts.

D'autre part, le peuple est *naturellement* patriote, dans ce sens qu'il aime la terre sur laquelle il est né et la région dans laquelle il a grandi. Le patriotisme populaire n'est donc pas national, mais *communal*. Dans ce sens, le peuple est profondément et sincèrement patriote.

Par contre, le patriotisme de l'État lui est étranger, car celui-ci est une construction idéologique qui dépasse sa vie réelle. En effet, argumente Bakounine, dès que le patriotisme devient un dogme nationaliste, il cesse d'être un principe universellement humain. <sup>(40)</sup>

Ainsi, par son orientation permanente vers la vie réelle, le peuple constitue une protestation éternelle contre toutes les fictions religieuses, métaphysiques, politiques et juridiques. Aussi, le peuple reste-t-il indifférent aux grandes idées de l'état civilisé, telles que la puissance, la gloire, ou l'honneur. De fait, il joue un rôle totalement passif dans l'État, qui en dispose comme d'une matière plastique. « Si la jeunesse (mazziniano-garibaldiennne) avait pris la peine de réfléchir, elle aurait compris peut-être depuis longtemps que cette indifférence bien décidée des masses populaires pour les destinées de l'État italien, non seulement n'est point un déshonneur pour elles, mais prouve tout au contraire leur intelligence instinctive, qui leur fait deviner que cet État unitaire et centralisé leur est, par sa nature même, non seulement étranger, mais hostile ... La prospérité de l'État, c'est la misère de la nation réelle, du peuple ; ... L'État n'est pas la Patrie ; c'est l'abstraction, la fiction métaphysique, mystique, politique, juridique de la Patrie. Les masses populaires de tous les pays aiment profondément leur patrie, mais c'est un amour naturel, réel ; le patriotisme du peuple n'est pas une idée, mais un fait. » <sup>(41)</sup>

Ainsi donc, la notion de « peuple », comme collectivité anonyme qui se développe instinctivement, joue un rôle prépondérant dans l'historiosophie bakouninienne. D'autre part, il attribue ce grand mouvement des classes pauvres à se confondre en une grande masse internationale, à l'épuisement des classes supérieures. « Individualités collectives, toutes les classes finissent par s'épuiser, comme les individus ... Et, précisément, cet épuisement physiologique, historique et fatal, explique la nécessité historique du double mouvement qui, aujourd'hui, pousse d'un côté les classes à se confondre dans les grandes masses populaires, et de l'autre amène les peu-

(40) Cf Article contre Mazzini, (nov. 1871), *Archives*, I, 2, 82-3

(41) Circulaire à mes amis d'Italie (oct. 1871), *Archives*, I, 2, 295-6

ples et les nations à se créer une vie nouvelle, plus féconde et plus large dans l'Internationale. » (42)

Cette idée, que les peuples et les cultures s'épuisent avec une nécessité intérieure irrésistible, sera au début du xx<sup>e</sup> siècle un des principes de base des théories de Spengler sur la morphologie des civilisations (*Untergang des Abendlandes*).

8. Nous arrivons à présent au point où l'idéologie de Bakounine s'éloigne du marxisme. Afin que le peuple puisse réaliser son idéal instinctif de fraternité et d'égalité universelle, il est logique que tous les obstacles soient éliminés. Bakounine pousse ce raisonnement jusqu'à ses conséquences extrêmes et aboutit ainsi au principe de la *liberté complète et illimitée* de tous les hommes, ce qui implique l'*abolition de toute autorité*, quelle qu'elle soit. « Le respect et l'amour de la réelle liberté d'autrui, de la complète indépendance de chacun vis-à-vis de vous-même, sont la plus haute expression, le triomphe du respect humain et de l'humaine solidarité ! Mais ils ne pourront jamais se développer au sein d'une société dans laquelle il existe ne fût-ce que l'ombre d'une autorité ou d'un pouvoir quelconque, quelque limité et contrôlé que fût ce pouvoir et fût-il même exercé au nom de cette abstraction ou de cette fiction qu'on appelle le suffrage et la volonté populaires. » (43)

En conséquence, Bakounine condamne tous les liens et toutes les institutions, qui pourraient entraver la liberté humaine. Cela implique aussi la famille, en tant qu'institution religieuse ou juridique. « Nous n'attaquons pas la famille naturelle, mais la famille, où les sentiments naturels et réels sont remplacés par des fictions juridiques et où les hommes sont sacrifiés aux choses ... Nous sommes aussi les adversaires de l'autorité patriarcale et juridique des maris sur les femmes, des parents sur les enfants. » (44)

Il est évident que Bakounine condamne toute dictature politique. C'est pourquoi il met les internationaux italiens en garde contre Garibaldi, qui, bien qu'il se fût prononcé pour l'Internationale, visait à la dictature personnelle. « Mais laissez-moi vous le dire franchement : tout ce que Garibaldi a écrit depuis sur l'Internationale prouve qu'il ne la comprend ni ne la connaît aucunement. Garibaldi est un fait, ce n'est pas une idée, ou plutôt, en tant que fait, il est pour nous, en tant qu'idée, il est contre nous.

(42) *Ibid.*, 299

(43) *L'Italie et le conseil général de l'A. I. T.* (déc 1871), *Archives*, I, 2, 153

(44) *Lettre aux rédacteurs du « Proletario Italiano »* (nov. 1871) *Archives*, I, 2, 58, note. Cf. aussi p. 296.

Son idée fixe, c'est la *dictature*, et rien n'est aussi opposé à la révolution sociale que la dictature. » (45)

Toutefois, Bakounine se gardait bien d'attaquer Garibaldi en public, puisque le général italien passait pour un ami de l'A. I. T.

D'ailleurs la dictature n'était pas l'objet principal de la lutte de Bakounine. Il fallait combattre surtout et avec la dernière énergie les deux grandes institutions, qui sont fondées sur le principe même de l'autorité, l'*État et l'Église*, et qui sont par conséquent les ennemis les plus dangereux de la liberté humaine.

L'État est, par son essence même, soutient Bakounine, un instrument d'oppression et de conquête. L'histoire nous prouve que les états ont toujours été gouvernés par les classes privilégiées (nobles ou bourgeois) et que par conséquent la masse du peuple ne fut jamais autre chose qu'un matériel humain passif et opprimé. L'église protège et affermit à son tour cette autorité en invoquant la volonté et la loi suprême d'un Dieu.

D'autre part, les classes privilégiées visent continuellement à la conquête d'autres territoires et de nouvelles richesses. D'où il ressort que l'État, qui légalise les intérêts privilégiés, porte en lui les germes de la guerre. Tant qu'il y aura des États, s'écrie Bakounine, la guerre continuera d'être la loi dominante de l'humanité. Il est donc nécessaire, conclut-il, de les abolir. En conséquence, le Russe condamne le patriotisme politique, qui n'est autre chose que le culte de l'État. « Tout État, tant qu'il existe, porte en son sein comme bases fondamentales ces deux germes de leur établissement primitif : l'asservissement et la guerre ; l'un pour l'intérieur, l'autre pour l'extérieur. Toute Église, quelque masque qu'elle prenne et si humanitaire qu'elle se dise, en est la sanction et la bénédiction obligée. Un État humain, un État libéral, est un non-sens, une contradiction absurde, comme est un non-sens et une absurdité une Église rationnelle. L'un représente l'iniquité et l'hostilité, l'autre le mensonge et la négation théorique de l'humanité. Ce qu'on appelle le patriotisme politique, le patriotisme de l'État, c'est le culte de cette iniquité et de ce mensonge, la garantie du double asservissement matériel et moral du peuple. » (46)

On comprend sans peine que Bakounine combattit sans répit l'idéologie de Mazzini, qui préconisait une révolution politique limitée, dirigée par la jeunesse républicaine bourgeoise. Dans l'esprit de Bakounine, c'était là remplacer une autorité par une autre, et consolider l'inégalité des classes. Le Russe jugeait, non sans raison, que la bourgeoisie mazzinienne, une fois qu'elle se serait emparée du pouvoir, ne se détruirait jamais soi-

(45) *Lettre à L. Nabruzzi* (janv. 1872), *Archives*, I, 2, 203

(46) *Article contre Mazzini* (nov. 1871), *Archives*, I, 2, 83-4

même en tant que classe, en offrant la liberté complète à la masse ouvrière. <sup>(47)</sup>

Dans sa lutte contre tout pouvoir, Bakounine devait fatalement se dresser contre l'état communiste marxiste. Selon lui, le communisme, en préconisant la dictature d'un gouvernement révolutionnaire au nom du prolétariat, et la création d'un État propriétaire de la terre et des capitaux, réinstaurait le principe autoritaire contre la liberté du peuple. D'autre part, une révolution déclenchée dans le cadre des états, portait atteinte au principe même de l'Internationale de tous les ouvriers de la terre, tandis que par la même subsistait le danger de guerre, de conflit et de l'ambition à l'hégémonie. « Marx est un communiste autoritaire et centraliste. Il veut ce que nous voulons : le triomphe complet de l'égalité économique et sociale ; mais dans l'État et par la puissance de l'État ; par la dictature d'un gouvernement provisoire, très fort et pour ainsi dire despotique, c'est-à-dire par la négation de la liberté. Son idéal économique, c'est l'État devenu le seul propriétaire de la terre et de tous les capitaux ; cultivant l'une par des associations agricoles, bien rétribuées et dirigées par ses ingénieurs civils, et commanditant au moyen des autres toutes les associations industrielles et commerciales. Nous voulons ce même triomphe de l'égalité économique et sociale par l'abolition de l'État et de tout ce qui s'appelle le droit juridique qui, selon nous, est la négation permanente du droit humain. » <sup>(48)</sup>

Bakounine rejette le mot de *classe*, que les démocrates socialistes allemands emploient constamment dans leurs écrits. Ce mot, juge-t-il, prête à équivoque et est contraire à l'esprit des statuts généraux de l'A. I. T., qui proclament l'abolition des classes. La notion de classe suppose nécessairement la séparation d'autres groupes de la population. C'est précisément pour cette raison que les communistes autoritaires font appel à la conscience de classe du prolétariat (*das Klassenbewusstsein*). Ils espèrent notamment fonder un grand État pangermanique au moyen de la puissance numérique du prolétariat allemand. Bakounine propose de remplacer le mot de *classe* par celui de *masse*, c. à d. la fusion universelle de tous les hommes opprimés. <sup>(49)</sup>

Pour ce qui est de la deuxième institution autoritaire, l'Église, on comprendra sans peine que Bakounine la condamne formellement. A son avis, elle a inventé Dieu, afin de consolider l'autorité, tandis qu'elle a retiré les valeurs morales à l'humanité en les déclarant divines. « A mesure

(47) *Circulaire à mes amis d'Italie*, p. 283-4.

(48) *Lettre aux Internationaux de la Romagne* (janv. 1872), *Archives*, I 2, 217

(49) *L'Italie et le Conseil Général de l'A. I. T* (déc. 1871) p. 146, note.

qu'ils (= les hommes) découvraient soit dans la nature, soit en eux-mêmes une qualité, une vertu, en puissance, ils l'attribuaient aussitôt à cette suprême fiction : l'indéterminé absolu, le Néant, produit de leur propre puissance d'abstraction ... Ils dépouillèrent donc, toujours dans leur imagination, l'humanité et la terre de tous leurs trésors naturels pour en remplir le vide infini de leur ciel supposé ; ... Lorsque le christianisme vint à poser sur le trône céleste son Dieu unique, infini, tout-puissant, ... l'humanité fut proclamée déchue et la terre maudite. Alors il fallut un rédempteur, un sauveur, qui ne sauva et ne répara rien du tout, mais qui, pour mettre le comble à leur misère et pour leur imprimer le stigmate d'une servitude et d'une déchéance éternelles, ordonna deux institutions, deux tutelles : l'Église et l'État. On sait le reste ! » (50)

Bakounine admet que la doctrine de Jésus contient deux grandes idées : celle de l'unité du genre humain et celle de l'amour fraternel. En outre, le christianisme a le mérite historique d'avoir été, après Bouddha, la première religion qui s'adressa aux ignorants et aux faibles, et notamment aux deux classes les plus opprimées de la société antique : aux esclaves et aux femmes.

Toutefois, l'Église ne put réaliser les idées chrétiennes, et cela pour deux raisons. D'une part, le développement économique et social de l'humanité n'était pas suffisamment avancé, pour que celle-ci puisse réaliser la doctrine chrétienne. D'autre part, l'Église propagea les paroles de Jésus d'une façon tellement absurde qu'elle aboutit finalement à des effets diamétralement opposés.

Bakounine conçoit le christianisme comme la première expression du réveil de la conscience humaine et de la révolte des masses. Cependant, à mesure que cette révolte ne put aboutir, puisque l'Église devint de plus en plus une institution autoritaire, le peuple chercha une issue en dehors et contre l'Église, notamment dans les sectes hérétiques. « Du soulèvement des Albigeois à la Jacquerie en France, au soulèvement des hussites en Bohême, à celui des paysans et des anabaptistes en Allemagne, aux révolutions religieuses et politiques de la Suisse, des Pays-Bas et de l'Angleterre et à celle des États-Unis d'Amérique, jusqu'à la grande révolution française, il n'y a aucune solution de continuité. C'est, pour ainsi dire, sous des formes différentes et déterminées par le caractère particulier de chaque pays et de chaque époque, le même courant révolutionnaire, toujours opposé et hostile tant aux théories qu'à la pratique de l'Église catho-

(50) *Article français* (janv. 1872), *Archives*, I, 2, 191

lique d'abord, et plus tard aussi à celles de toutes les autres Églises officielles. » <sup>(51)</sup>

9. Quelle sera, dans l'esprit de Bakounine, l'organisation de la société, une fois que toutes les institutions autoritaires seront abolies? La République-État sera remplacée, selon les mots mêmes de Bakounine, par la « République-Commune », la « République-Fédération », c.à.d. l'*Anarchie*. La population du mode entier sera organisée en une fédération internationale absolument libre. Cette fédération sera structurée de bas en haut, et non de haut en bas, comme c'est le cas de l'État autoritaire. Ceci implique le principe de la liberté locale complète. Les masses révolutionnaires s'organiseront en associations ouvrières locales libres, « sur la triple base de l'égalité, du travail, et de la propriété collective de la terre, des instruments de travail et de tout ce qui constitue le grand capital commanditaire de la production agricole, industrielle, commerciale, artistique et scientifique. » <sup>(52)</sup> Les associations ouvrières locales constitueront des fédérations libres dans les communes d'abord, puis les communes se fédéreront dans les régions, les régions dans les nations et les nations dans l'Internationale fraternelle.

Ainsi, l'organisation de la société humaine, que propose Bakounine, se développe de bas en haut, et garantit la liberté individuelle à tous les échelons. Elle est universelle et n'admet aucune discrimination entre les hommes. Elle crée enfin les conditions, qui permettront la réalisation du rêve éternel de tous les hommes : l'amour fraternel universel. Mais citons les mots mêmes de Bakounine : « L'organisation, complètement libre et s'effectuant en dehors de toute protection ou permission de l'État, de toutes les associations ouvrières, scientifiques, artistiques, agricoles et industrielles, sur la base de la propriété collective, avec une juste rétribution du travail de chacun ; et leur fédération, également spontanée et libre, de bas en haut, dans les communes, dans les régions, dans les nations et dans l'internationalité tout entière, à travers toutes les frontières des États et sur les ruines de toutes ces institutions politiques et patriotiques qui, en garantissant les privilèges des classes, ont éternisé jusqu'ici l'esclavage des masses, tel est l'avenir de l'humanité, la condition suprême de sa délivrance. Tel est aussi l'unique but de l'Internationale. » <sup>(53)</sup>

Quelle doit être la *tactique* révolutionnaire pour atteindre ce but? La réalisation de l'idéal anarchiste exige la révolution *sociale*, c. à.d. la révolte générale des masses populaires. La révolution ne peut s'appuyer en aucun

(51) Ibid. p. 196

(52) Ibid. p. 173

(53) *L'Italie et le Conseil Général de l'A. I. T.* (déc. 1871), *Archives I*, 2, 147, note

cas sur une seule classe. Il faut donc s'assurer le soutien de *toutes* les classes opprimées et les réunir en une seule grande masse, qui renversera l'État et les institutions autoritaires. Bakounine comprenait qu'une révolution politique du prolétariat ouvrier pousserait les paysans dans les bras de la réaction. Dans ce cas, la révolution devenait à son tour un instrument d'oppression contre les paysans. « Par conséquent, chers amis, ce à quoi vous devez vous appliquer, en même temps qu'à l'organisation des ouvriers des villes, c'est aux moyens à employer pour rompre la glace qui sépare le prolétariat des villes du peuple des campagnes, pour unir et organiser ces deux peuples en un seul. » (54)

Bakounine était convaincu que même les prêtres des campagnes, le plus souvent eux-mêmes fils de paysans et partageant leur vie misérable, finiraient par soutenir la révolution sociale. D'ailleurs, la propagande pour les idées de l'Internationale ne devait pas se limiter aux ouvriers et aux paysans, elle devait aussi essayer d'atteindre la toute petite bourgeoisie, qui vivait, elle aussi, dans des conditions extrêmement pénibles.

Les internationaux devront faire une propagande intelligente, honnête et sympathique, et expliquer clairement le programme de l'A. I. T. (55) Les paysans se laisseront d'autant plus facilement séduire par le principe de la libre fédération des associations ouvrières et des communes, que leur idéal a été de tous les temps la liberté locale et la possession de la terre. (56)

Pour des raisons tactiques, il vaut mieux de laisser dans l'ombre la propagande de la libre pensée. Certes, celle-ci est utile et indispensable pour convaincre les individus avancés, mais il est à craindre qu'elle ne rebute le peuple. En effet, la religion n'est pas uniquement une aberration de la pensée du peuple, mais surtout une protestation instinctive des masses contre les misères de la vie réelle. En conséquence, ce sera la révolution sociale, et non la libre-pensée, qui éteindra la religion du peuple. « Le peuple va à l'église comme il va au cabaret, pour s'étourdir, pour oublier sa misère, pour se voir en imagination, pour quelques instants au moins, libre et heureux à l'égal de tous les autres. Donnez-lui une existence humaine, et il n'ira plus ni au cabaret, ni à l'église. Eh bien, cette existence humaine, la révolution sociale devra et pourra seule la lui donner. » (57)

Du point de vue des chefs de l'action révolutionnaire, Bakounine estime que la révolution sociale n'a guère besoin de grandes personnalités domi-

(54) *Circulaire à mes amis d'Italie* (oct. 1871), *Archives*, I, 2, 301

(55) *Ibid*, 299

(56) *Lettre à C. Ceretti* (mars 1872), *Archives*, I, 2, 246

(57) *Circulaire à mes amis d'Italie*, *Archives*, I, 2, 301. Cf. aussi p 245

nantes. Celles-ci sont des épiphénomènes de la révolution politique. Les internationaux, au contraire, doivent unir leurs forces, sans aucune ambition personnelle. En s'organisant par groupes intimes, ils seront les véritables chefs des masses. « Aujourd'hui, dans l'action révolutionnaire comme dans le travail, la collectivité doit remplacer les individualités. Sachez qu'en vous organisant, vous serez plus forts que tous les Mazzini et tous les Garibaldi du monde ... Vous penserez, vous vivrez, vous agirez collectivement, ce qui d'ailleurs n'empêchera nullement le plein développement des facultés intellectuelles et morales de chacun ... Telle est la loi de l'action collective. Deux seules choses seront absolument interdites parmi vous : le développement de la *vanité* et celui de *l'ambition personnelle*, et par conséquent de l'intrigue, qui en est toujours l'inévitable résultat. » (58)

Sans doute, la révolution aura-t-elle un caractère violent, bien que ce ne soit guère souhaitable. La violence et l'effusion de sang ne sauraient être un but en soi ; Bakounine l'affirme plusieurs fois dans ses écrits de 1871-72. « (Une) solution pacifique, nous la désirons tous ; car nous ne sommes pas des jacobins et nous n'aimons pas qu'on verse le sang humain, fût-ce même celui de nos ennemis les plus acharnés. » (59) Cependant, puisque les bourgeois n'abandonneront jamais leurs privilèges de plein gré, les masses se verront obligées de renverser par la force l'État et ses institutions. (60)

Le dernier document, écrit par Bakounine dans la période que nous traitons ici, est une lettre à Celso Ceretti, datée du 13-27 mars 1872. Bakounine la rédigea sous l'impression de la mort de Mazzini, survenue le 10 mars 1872. Il se rendait compte que les Mazziniens traverseraient une période d'incertitude par la mort de leur chef et que les internationaux d'Italie devraient, en conséquence, adopter une nouvelle tactique vis-à-vis du parti mazzinien. Bakounine conseille aux internationaux de marcher parallèlement avec le parti mazzinien, et même de le seconder indirectement, pour autant qu'il s'agisse d'affaiblir et de démoraliser le gouvernement. Toutefois, il serait dangereux d'aller au-delà d'une entraide tactique, puisque les idéologies sont absolument contraires. « Mais vous vous garderez bien, n'est-ce pas, de vous allier avec eux au point de vous confondre, *vous ne leur permettrez jamais de pénétrer dans votre organisation.* » (61)

La fin de la lettre s'occupe de l'éventualité d'une dissolution forcée de l'A. I. T. en Italie. Dans ce cas, conseille Bakounine, il faudra transformer

(58) Ibid, 308

(59) *Lettre au rédacteur du Gazzettino Rosa* (janv 1872), *Archives*, I, 2, 169. Cf. aussi p. 301-2.

(60) *Circulaire à mes amis d'Italie*, p. 289

(61) *Archives*, I, 2, 249

l'Internationale en une organisation secrète, et adopter un programme révolutionnaire plus radical. D'ailleurs, ajoute Bakounine, même si vous pouvez sauvegarder vos sections publiques, il s'impose quand-même de fonder dans leur sein des « nuclei », composés des membres les plus sûrs, et reliés entre eux à travers toute l'Italie. La mission de ces cellules secrètes consiste à s'occuper des questions qui ne peuvent être traitées en public. « Naturellement, cette alliance secrète n'accepterait dans son sein qu'un très petit nombre d'individus, les plus sûrs, les plus dévoués ... Ce qui doit, selon moi, distinguer votre pratique révolutionnaire de celle des mazziniens, c'est que vous n'avez pas besoin de recruter des soldats pour former des petites armées secrètes, capables de tenter des coups de surprise ... Vous ne voulez qu'une révolution populaire ; par conséquent vous n'avez pas à recruter une armée, car votre armée, c'est le peuple. Ce que vous devez former, ce sont les *états-majors*, le réseau bien organisé et bien inspiré des chefs du mouvement populaire. » (62)

Cette tactique de Bakounine, consistant à créer un réseau de cellules révolutionnaires secrètes, lui a valu la réputation d'un conspirateur perfide et dangereux. Les documents ne confirment pas cette imputation, qui semble avoir été adroitement répandue par les milieux marxistes allemands de l'époque. Vues dans l'ensemble de l'idéologie bakouninienne, les cellules secrètes devaient être, nous semble-t-il, rien de plus que le moyen commode pour les chefs de préparer collectivement l'action révolutionnaire.

Les documents ne confirment pas non plus l'opinion traditionnelle, que l'anarchie bakouninienne se ramène au fond à une sorte de rage destructrice. Il est vrai que le jeune Bakounine croyait à la violence, comme à un des moyens principaux de la révolution. Mais le Bakounine des années septante n'était plus celui des années quarante. Ses écrits des années 1871-72 nous démontrent que le Russe voyait fort bien le problème psychologique fondamental de l'anarchie. Dans sa *Lettre aux rédacteurs du Proletario Italiano* (nov 1871), nous trouvons cette phrase : « Nous sommes convaincus qu'il suffit qu'un sentiment naturel soit ordonné par les lois pour qu'il se transforme aussitôt en fiction, en hypocrisie, en mensonge ; nous sommes convaincus que la première condition de toute moralité, c'est la liberté. » (63) L'homme anarchiste, c'est donc celui qui agit noblement, par une libre décision intérieure, et non par la contrainte extérieure des lois.

(62) Ibid. 252

(63) *Archives*, I, 2, 58, note

10. On comprend sans peine que les théories bakouniniennes, s'appuyant sur des notions aussi nébuleuses que le « peuple » ou « l'abolition des institutions », ne purent guère séduire des esprits comme Marx et Engels. Pour ceux-ci, la révolution était un problème *scientifique et technique*. Marx prévoyait une série de phases par lesquelles la révolution devait nécessairement passer avant d'atteindre son stade final. Pour Bakounine, la révolution était un problème *psychologique*. Il suffisait de mettre les masses en branle, de renverser les institutions, et de proclamer la liberté illimitée de l'individu. Les problèmes techniques finiraient par s'arranger eux-mêmes.

Aussi Marx et Engels ne cachent-ils guère leur mépris pour les théories de Bakounine. Relevons quelques phrases de la lettre du 19 avril 1870 de Marx à P. Lafargue : « Bakounine and his acolytes know nothing of theory — shameless ignorance, and superficiality of that fellow who made it his « special mission » to enlighten us in « theory » — This then is the whole theoretical baggage of Mahomet-Bakounine, a Mahomet without a Koran. » (64) L'opinion d'Engels n'est pas moins dédaigneuse. Nous la trouvons dans sa lettre du 24 janvier 1872 à Th. Cuno : « Bakunin hat eine aparte Theorie, ein Sammelsurium von Proudhonismus und Kommunismus. — Alles dies klingt äusserst radikal, und ist so einfach, dass man es in fünf Minuten auswendig lernen kann, und daher hat diese Bakunistische Theorie auch in Italien und Spanien ... rasch Anklang gefunden. — In dieser (Bakuninschen) Gesellschaft existiert vor allem keine *Autorität* denn *Autorität* = Staat = absolut vom Übel. (Wie die Leute eine Fabrik treiben, eine Eisenbahn befahren, ein Schiff leiten wollen ohne einen in letzter Instanz entscheidenden Willen, ohne einheitliche Leitung, das sagen sie uns freilich nicht) ... Hier haben Sie in kurzem die Hauptpunkte des Schwindels. » (65)

Nous pouvons constater aujourd'hui que Bakounine a eu tout de même assez de connaissances théoriques pour découvrir les faiblesses de la doctrine marxiste et de les mettre à nu. Ainsi, il a hautement proclamé que si l'A. I. T. se transformait en parti politique elle n'atteindrait jamais ses buts. « Il est évident que par ce moyen d'agitation exclusivement politique qu'ils ont imposé au prolétariat d'Allemagne, ils ne conquerront jamais les libertés politiques pour le peuple. » (66) Et en effet, aucun parti socialiste n'est arrivé à s'emparer du pouvoir dans les pays capitalistes d'occident, de sorte que l'inégalité des classes subsiste jusqu'à ce jour sous

(64) *Archives*, I, 2, 345-6

(65) *Ibid.*, 348-9

(66) *L'Italie et le Conseil Général de l'A. I. T.* (déc. 1871), *Archives*, I, 2, 146, note

les apparences de conditions de vie nettement élevées. Bien plus, tout porte à croire que les partis socialistes d'Occident ont fini par accepter le système capitaliste.

Ensuite, Bakounine a affirmé plusieurs fois que la prise du pouvoir par un gouvernement communiste aboutirait à une nouvelle forme d'autorité. En effet, dans le seul pays où la révolution communiste ait réussi, en Russie (67), il s'est confortablement instauré une dictature au nom du prolétariat. Bien plus, une nouvelle classe dirigeante s'y est développée. (68)

L'état communiste, lourdement armé, fait la guerre, exerce des pressions sur d'autres peuples, et essaye de conquérir des territoires et des avantages économiques, exactement comme les États capitalistes. Après un demi siècle de révolution, aucun signe ne porte à croire qu'enfin le stade de la dissolution de l'État est proche.

Enfin, Bakounine a prédit qu'une révolution appuyée uniquement sur les ouvriers, pousserait inmanquablement les paysans dans la réaction. Cela s'est avéré exact. Aujourd'hui encore, la paysannerie demeure une espèce de *Fremdkörper* dans la société soviétique, tandis que la situation agraire est toujours un des problèmes les plus graves de l'U. R. S. S.

Si nous voulons porter un jugement d'ensemble sur les théories de Bakounine, nous dirons que le Russe a posé le problème de la société humaine future dans ses dimensions psychologiques les plus profondes. Par contre, il ne s'est guère occupé des *moyens*, qui devraient permettre de réaliser ses théories.

L'abolition de toute autorité et l'instauration du régime anarchiste pose en effet un grave problème. La conscience collective humaine, est-elle aujourd'hui suffisamment avancée pour réaliser une société où chaque homme ferait son devoir avec amour et fraternité envers son prochain, sans qu'aucune loi ou qu'aucune norme extérieure ne l'y obligent? Car telle est la conséquence psychologique extrême de l'anarchie : l'homme doit se transcender de façon à pouvoir motiver ses actions non par la contrainte des lois, mais par une décision libre intérieure.

La doctrine marxiste part de la prémisse contraire, savoir que l'homme doit être guidé. Mais il se constitue ainsi un cercle vicieux. L'autorité

(67) La révolution communiste en Russie fut un nonsens du point de vue de la doctrine marxiste. Cet immense pays était si faiblement industrialisé, que la classe ouvrière n'y constituait qu'une infime partie de la population. Ce n'est qu'après leur prise du pouvoir que les intellectuels marxistes ont créé une puissante industrie et par la même un prolétariat ouvrier. Ils corrigèrent ainsi a posteriori la contradiction de leur révolution avec la doctrine marxiste.

(68) Cf. *The New Class* (1957) du communiste yougoslave Milovan Djilas.

est nécessaire aussi longtemps que l'homme n'est pas assez mûr pour jouir d'une liberté complète ; mais le développement de la liberté humaine est contrecarré par l'autorité. Pourtant, un jour, il faudra bien accorder à l'homme tous les moyens et toutes les possibilités de se réaliser intégralement.

F. VYNCKE